NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

97 N° 3 1975

Le scientifique chrétien et les questions d'aujourd'hui

Édouard BONÉ (s.j.)

p. 208 - 228

https://www.nrt.be/en/articles/le-scientifique-chretien-et-les-questions-d-aujourd-hui-1154

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le scientifique chrétien et les questions d'aujourd'hui *

Concernant le sens et le contenu de l'énoncé où se formule notre thème, il convient de préciser d'emblée les ordres de questions qui se présentent à notre considération et le caractère qui les spécifie quand elles se posent à l'homme de science chrétien.

« Questions d'aujourd'hui » : non pas tout l'ensemble des points chauds et des problèmes qui sollicitent nos contemporains, mais ceux-là qui regardent le projet scientifique, autrement dit ceux que suscite la recherche dans le domaine des sciences ou le progrès technologique proprement dit. A ce niveau plusieurs sous-titres viennent à l'esprit ; en effet l'étonnant développement du savoir scientifique et de la technique dans les dernières décennies nous interpelle de trois manières, et peut-être d'une quatrième ! 1° D'abord dans l'*ordre de la découverte,* car la solution d'un problème donné en fait immanquablement surgir un autre ; la lumière projetée sur un secteur, en approfondissant par contraste la zone d'ombre qui le cerne, appelle une recherche nouvelle et plus opiniâtre. L'affinement de nos méthodes, la perfection accrue de notre pouvoir d'investigation requièrent des recherches ultérieures et font espérer des réponses toujours plus fondamentales. Quelles sont ces questions plus urgentes et plus actuelles qui sollicitent, suivant la dimension de l'invention, notre soif de connaître ? — 2° Mais au-delà du connaître, il y a la *praxis* : parallèlement aux interrogations de la curiosité intellectuelle, et plus importantes aussi, car plus lourdes de conséquences, se font entendre les suggestions de la technologie, qui nous rend capables de modifier de façon de plus en plus radicale et parfois prométhéenne le cours des choses et la nature de l'homme lui-même. Les acquisitions récentes de la science ont en effet mis entre nos mains des pouvoirs d'action et d'intervention insoupçonnés des balbutiements de l'antiquité ou du moyen âge. Des possibilités se font jour ou sont dès à présent mises en exercice, d'autres se profilent à l'horizon de

---

* Cet article traduit, à quelques nuances près, une communication faite en allemand, sous le titre *Der christliche Forscher und die Fragen unserer Zeit,* à l'*Institut de Synthèse de la Görres Gesellschaft,* dans le cadre de sa réunion annuelle de Feldafing, en septembre 1974, autour du thème général *Ethik und Verantwortung der Wissenschaft.* Les textes originaux de la rencontre seront publiés intégralement aux Editions Alber Verlag, Fribourg-en-Br. et Munich, qui nous ont aimablement autorisés à faire paraître ces pages.

l'initiative technologique, séductrices ou menaçantes, qui ne laissent pas de questionner gravement et exigent des réponses élaborées en toute lucidité et responsabilité. — 3° Plus encore que la connaissance elle-même et l'ordre de la praxis, avec les interrogations précises et spécifiques naissant proprement de la recherche et de sa mise en application, intervient la *mise en question* plus fondamentale *du projet scientifique* lui-même, de sa valeur, de son sens et de sa justification propre ; du type de société et de civilisation qu'il suppose, garantit ou conditionne ; des valeurs qu'il promeut et du type d'homme qu'il construit. — A ces diverses catégories de questions posées *par* la science contemporaine sur le triple registre du connaître, de l'agir et de l'axiologie, on pourrait, pour ne pas être trop incomplet, joindre tout l'arsenal des questions posées *à* la science par l'homme moderne, à propos des grands objectifs et soucis qui sont les siens.

Telles sont les principales catégories où se rangent les questions, encore informulées à ce moment de notre réflexion, que nous essaierons d'énoncer sobrement plus loin. Le *chercheur chrétien* s'y trouve affronté. Qu'est-ce à dire ? Ici encore il convient d'éclairer le contenu et le sens de nos préoccupations. Nous parlons en effet du scientifique chrétien, non pas simplement de l'homme d'aujourd'hui, ni du chercheur tout court, sans autre spécificité — qu'il soit agnostique ou religieux. Si notre propos concerne le chercheur chrétien et non pas ses collègues musulman ou théosophe, serait-ce qu'il a sa manière propre d'aborder les questions posées à tous et à chacun, en ce sens que l'arrière-fond de sa foi favoriserait telle explicitation particulière, soulignerait telle urgence d'une interrogation valable d'ailleurs pour tout le monde ? Auquel cas c'est la question dans sa fonction interrogative qui serait colorée de manière spéciale par la conviction religieuse de celui qui lui prête attention. Ou bien serait-ce plutôt dans la réponse à faire que le chrétien manifesterait la spécificité qui nous intéresse ? Ou encore — et les trois hypothèses ne sont du reste pas exclusives l'une de l'autre — se pose-t-il des questions particulières, décidément nouvelles, étrangères à l'interrogation du non-chrétien, des questions non seulement diversement formulées ou résolues, mais franchement autres, proprement hétérogènes ? Et s'il en est ainsi, est-ce au nom de son christianisme ou en fonction d'une relation particulière (dans ce cas, laquelle ?) de la foi chrétienne au projet scientifique déployé ?

I. — LES QUESTIONS

Le point de vue particulier auquel se place notre exposé nous dispense de nous attarder au premier des types de problèmes mentionnés ci-dessus, ceux qui intéressent l'ordre de l'invention. Il n'y

a pas là, pensons-nous, de questions bien spécifiques auxquelles il faudrait répondre au nom de la foi chrétienne ; s'il en était, ce serait vraisemblablement à propos de la praxis où elles se trouveraient impliquées. Nous envisagerons donc ces deux catégories comme un seul tout.

1. *Questions posées dans l'ordre de la recherche et celui de la praxis*

a. S'il fallait dresser un catalogue des problèmes plus graves ou plus aigus qui nous interpellent, nous citerions en tout premier lieu l'efficacité et l'extension de notre *pouvoir technologique* et l'accélération exponentielle de son ingérence dans les divers domaines de l'existence, qu'il s'agisse de recherche, de productivité ou d'économie.

Il y a là un instrument nouveau, particulièrement efficace, qui informe et remodèle notre société, dont il décuple les capacités et à laquelle il ouvre des horizons insoupçonnés. La question qui se pose me paraît être celle du rapport entre les moyens ainsi nouvellement rendus disponibles et les objectifs qu'ils sont appelés à procurer : les premiers ne risquent-ils pas de l'emporter sur les seconds, dans une espèce d'« emballement » progressif et finalement démentiel, en un tourbillon ou une spirale dont la maîtrise nous échappe ? Séduction prométhéenne du « pouvoir-plus », incapacité où nous nous trouvons souvent de tester assez rapidement le produit de notre activité en fonction du retard croissant de l'esprit sur la machine qui devrait le servir ; disproportion aussi entre la capacité de l'instrument et celle de l'homme qui devrait le contrôler. Des exemples ? Chaque année sont découverts trois cent mille nouveaux produits pharmaceutiques, dont bien peu sont réellement utiles et dont quelques-uns sont certainement nuisibles ; mais leur nocivité ne se révèle qu'à terme, parfois à la distance d'une génération... Les modèles économiques sont construits à la vitesse de nos calculatrices électroniques et n'ont donc pas le loisir d'attendre le verdict de l'expérience qui pourrait les tester. L'ordinateur est un esclave mécanique : il prolonge l'intelligence dont il amplifie des choix implicites. Les esclaves mécaniques sont moralement neutres sans doute, mais ils ont leur défaut : si nous leur demandons de travailler pour nous sans leur faire connaître nos valeurs, ils nous imposeront les leurs. Ralph Nader estime qu'il faudrait inclure des références et des normes humaines dans la machine [1]. Imaginons qu'un renseignement faux, une norme absurde, une référence défavorable soient stockés dans une banque de données, à la mémoire sans défaillance... Si Dieu pardonne, si l'homme oublie ou corrige, l'ordinateur n'en est point capable !

b. Vient ensuite une série de problèmes liés à l'*industrialisation* croissante et à l'urbanisation tentaculaire qui en est le corollaire presque obligé.

---

1. L'idée a été exprimée en différentes occasions. Elle est reprise dans un récent cahier d'*Economie et Humanisme,* n° 212, juillet-août 1973, consacré au thème de la « Science comme pouvoir ». Voir aussi G. Fourez, *La Science partisane*, Gembloux, Duculot, 1974.

Le développement industriel, à l'actif duquel nous portons d'indéniables et nombreux bienfaits, entraîne, s'il s'accélère sans contrôle, un ensemble d'inconvénients sérieux, non seulement dans les pays moins évolués — entre eux et les nations avancées le fossé de la pauvreté se creuse chaque jour davantage —, mais dans les pays hautement développés eux-mêmes : épuisement rapide des ressources, destruction de l'environnement, menaces multiples pour la qualité de la vie, du fait que la relation de l'homme à la nature se trouve altérée de façon incontrôlée, multiplication des *stress* et de toutes les formes de maladies de la civilisation.

c. Et puis le problème angoissant et terriblement actuel de l'*explosion démographique*.

Sans doute celle-ci menace-t-elle de manière très différente les différents pays et continents ; mais tant au niveau planétaire que dans maints pays du Tiers Monde à faibles ressources, les perspectives sont assez préoccupantes pour avoir mobilisé l'attention universelle en une année de la Population, et les Nations Unies viennent d'y consacrer leur Conférence de Bucarest. Il n'y a bien entendu pas de solution simple à une équation aussi complexe, où les circonstances économiques, les conditions des échanges internationaux, les possibilités éducatives et les habitudes de vie, les schèmes culturels, les impératifs religieux, sans parler des tabous, jouent un rôle tout aussi essentiel que la biologie et la démographie la plus stricte.

d. Le chapitre de la *biologie*, précisément, comporte tous les dilemmes éthiques proposés à notre génération prise de vitesse par ses propres inventions et découvertes : décodage de la molécule d'ADN, ingéniosité de la synthèse, témérité de la chirurgie et tant d'autres.

Ces dilemmes intéressent la biochimie cérébrale, la manipulation ou le « bricolage » génétique, les techniques d'eugénisme négatif et positif avec leurs perspectives de bouturage ou de *cloning*, de choix germinal et de banques de sperme ou d'ovules ; le développement des greffes ; les choix à faire (ne fût-ce que sur un plan de stricte possibilité économique) à propos des malades qu'on sauve et donc de ceux qu'on condamne ! ; le droit à la vie mais aussi à la mort pour le patient livré à l'ingéniosité indéfinie et aux ressources finalement cruelles de l'*intensive care* ; l'euthanasie à volonté ou froidement décidée par une société affrontée à des charges sociales démentielles ; l'accroissement des tares génétiques ; la stimulation électrique du cerveau et la généralisation des stupéfiants et tranquillisants avec les perspectives de manipulation des communautés et des individus...

e. Car — et c'est un autre type de problème — les nouvelles formes de jugement éthique imposées par les découvertes biologiques obligeront tôt ou tard à reconsidérer les relations entre la *liberté de décision* individuelle et la nécessité pour la société de prendre des mesures qui limiteront les domaines dans lesquels l'individu est vraiment libre de décider. La question déborde le domaine de la biologie appliquée : nous avons traditionnellement, de la liberté personnelle, une conception qui tend à la protéger envers et contre tout : son exercice constitue un droit absolu et sacré... Mais l'intégration

grandissante de notre société ne laissera pas de poser la question d'une limitation éventuelle de l'exercice de ce droit, notamment en matière de dimension de la famille et de l'utilisation de certaines ressources. Nous devrons peut-être considérer plus explicitement, dans la poursuite de l'épanouissement de l'individu, les exigences du bien commun.

f. Il y a encore le délicat problème du *caractère normatif* de ce que nous appelons *nature* : de plus en plus nous croyons découvrir qu'il n'y a pas pour l'homme de nature au sens fort, mais une technonature. La nature de l'homme elle-même, en bien des domaines, est rigoureusement inachevée ; tout l'effort de sa technologie va à modifier, à corriger, à remplacer autour de lui le cadre et les circonstances naturelles de son existence. Quel sens nouveau et purifié le concept de loi naturelle recèle-t-il, qui puisse en vérité devenir opérationnel pour l'homme d'aujourd'hui ?

g. D'aucuns ne manqueront pas de citer encore les questions qui naîtraient pour l'homme le jour où il entrerait en contact avec une pensée ou une civilisation *extraterrienne*.

Est-ce naïveté ou paresse de penser que la chance de pareille rencontre est suffisamment faible pour ne pas devoir retenir sérieusement notre attention ? Du moins éprouvons-nous l'impression que c'est le raisonnement peut-être très confortable que tiennent plus ou moins inconsciemment de très nombreux scientifiques. Encore est-il juste de reconnaître que si la probabilité d'extraterriens ne risque pas de beaucoup déranger le tran-tran de nos propres existences, leur pure possibilité suggère à la théologie de passionnantes questions sur la situation et la signification du Christ, les conditions et les retentissements de son incarnation. Et ces questions ne seraient pas purement spéculatives.

h. Comment enfin achever ce catalogue sans formuler la question ou les questions peut-être fondamentales posées à l'homme par le *pouvoir* nouveau qu'il possède *de modifier* sa personnalité et peut-être son essence si profondément qu'il cesserait d'être lui-même ; le pouvoir apocalyptique aussi, qu'il a ravi à l'atome, de faire sauter la planète et de se supprimer ?

i. Ici je ne citerai que pour mémoire deux autres interrogations adressées au scientifique chrétien, mais qui lui sont suggérées par sa foi chrétienne plutôt qu'elles ne jaillissent du développement de sa science :

— la première concerne l'espace et le « jeu » laissés à la Providence dans un monde de stricte légalité scientifique, progressivement contrôlé et maîtrisé par l'homme et sa technique. Comment en effet

articuler en vérité l'une avec l'autre, d'une part la prétention de notre initiative autonome et responsable, d'autre part l'affirmation de la foi relative au gouvernement d'un monde bercé par la sollicitude d'un Dieu père, attentivement penché sur la prière de ses enfants ?

— la seconde demande réclamerait une explicitation des liens organiques tissant dans une même trame les espoirs humains et l'espérance chrétienne. Sans doute ne s'agit-il pas de confondre naïvement, dans quelque nivellement sacrilège, la réalité du progrès et celle du salut. Mais il n'est que juste d'attendre qu'une saine doctrine de l'incarnation montre quelle contribution légitime le progrès humain apporte à la réalisation du salut. Quelles sont alors les conditions et les limites de leur liaison mutuelle ?

2. *Mise en question plus ou moins radicale du projet scientifique*

Il ne s'agit plus seulement d'une question limitée, nettement circonscrite, appelée par le développement scientifique et technologique — un pourquoi ou un comment né de la curiosité impatiente d'un esprit toujours insatisfait ; pas davantage d'une recherche de compatibilité interne, visant à une intégration supérieure multidisciplinaire entre des secteurs distincts de la recherche ; ni même d'un besoin de cohérence plus foncière, impatients que nous serions de situer telle conclusion précise dans le champ total de l'expérience humaine et religieuse. Il ne s'agit plus ici d'une interrogation morale concrète, à propos de l'utilisation ou de l'application d'un savoir ou d'un pouvoir nouvellement conquis. La question est infiniment plus fondamentale : une suspicion nouvelle récemment apparue dans notre société, diffuse et mal explicitée souvent, mais tenaillante ; comme une marée montante, elle a de proche en proche envahi les milieux les plus éclairés et les plus responsables, politiques mais aussi scientifiques, de notre monde occidental. L'optimisme, la bonne conscience, la « foi » ou l'autosuffisance des années 1960 sont largement battus en brèche : à l'intérieur comme à l'extérieur du monde de la recherche se sont cristallisés des foyers de contestation. Par-delà le snobisme ou l'infantilisme un peu primaire de réactions épidermiques et souvent trop affectives, ces foyers sont aujourd'hui assez nombreux et nourris par une réflexion assez solide pour que le mouvement « anti-science » qu'ils soutiennent présente désormais une indéniable consistance ; on ne saurait l'écarter d'un haussement d'épaules. Le phénomène est neuf et inattendu, irrévérencieux peut-être ; mais il est réel : c'est une question majeure et inquiétante que celle du désintérêt voire de l'agressivité aujourd'hui développés à l'endroit de la science et de tant de projets scientifiques.

Sans doute existe-t-il à ce propos une nuance importante entre les scientifiques et le groupe informe, malaisément identifiable, de tous ceux qui commu-

nient dans une réaction anti-science romantique et volontiers anarchique. Comme le fait remarquer très justement E. Schils [2], les premiers ne contestent pas la science comme activité intellectuelle, mais plutôt les conditions de son exercice, tandis que les seconds s'opposent à la science en tant que telle, et plus spécialement à son institutionnalisation dans les universités et au splendide isolement de sa tour d'ivoire. De nombreux côtés, en tous les cas, on s'interroge sur la valeur politique de la science et de la recherche et sur la signification sociale de leurs résultats. On met en doute la justification de bien des programmes et jusqu'à la légendaire « pureté » du chercheur, auquel on reproche, selon les cas, sa naïveté ou son hypocrisie. La littérature à ce sujet est surabondante. On songe spontanément aux livres récents de Barnes, Fuller, Rose, Roszak, Salomon, Schatzman, Thuiller, Jaubert et Leblond [3] et d'autres, consacrés aux enjeux de la science ou aux problèmes de la responsabilité sociale et de l'engagement politique du chercheur. La question envahit les revues : non seulement les périodiques nouveaux créés pour les besoins de la cause, comme *Science for the People,* aux U.S.A., et *Science for People,* en Grande-Bretagne, mais les revues les plus techniques et les plus autorisées, ainsi qu'en témoignent les éditoriaux réguliers de *Nature, Science* ou *La Recherche.* Des symposia sont consacrés à la discussion de ce thème nouveau et impertinent : qu'il suffise de citer ici les réunions organisées à Stockholm dès 1969 par l'Institut Nobel ; à Londres et à Bruxelles en 1971, respectivement par la Fondation CIBA et le *Weizmann Institute of Science* [4]. Sous la houlette de l'O.C.D.E. et de la D.G.R.S.T. (Délégation à la Recherche Scientifique et Technique), la Fondation Maeght réunissait de son côté en 1972 à Saint-Paul de Vence, sur le thème *Science et Société,* une quarantaine des plus éminents scientifiques européens, et s'attachait à diagnostiquer ce nouveau « mal du siècle » qui atteint l'humanité à la faveur du développement scientifique et technologique [5]. Le Conseil Oecuménique des Eglises s'est à plusieurs reprises penché sur le même problème et l'été dernier le Centre Culturel International de Cerisy lui consacrait son colloque annuel [6].

Des groupes se sont constitués, telles la *British Society for Social Responsability in Science* et les associations parallèles aux Etats-Unis, en Allemagne

---

2. E. SHILS, « Anti-science : observations on the recent 'crisis' of science », dans *Civilization & Science. In conflict or collaboration ?,* Ciba Foundation Symposium 1 (New series), Amsterdam, Associated Scientific Publishers, 1973.

3. *Sociology of Science,* édit. B. BARNES, Londres, Penguin Books, 1972 ; *The social Impact of modern Biology,* édit. W. FULLER, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1971 ; H. and S. ROSE, *Science and Society,* Londres, Penguin Books, 1969 ; Th. ROSZAK, *The making of a counterculture,* Reflections on the technocratic society and its youthful opposition, Garden-City, N.Y., Anchor Books, Doubleday and Cy, 1968 ; J. J. SALOMON, *Science et Politique,* Paris, Seuil, 1970 ; E. SCHATZMAN, *Science et Société,* Paris, Laffont, 1971 ; P. THUILLER, *Jeux et enjeux de la Science,* Paris, Laffont, 1972 ; A. JAUBERT et J. M. LEVY-LEBLOND, *(Auto)critique de la Science,* Paris, Seuil, coll. *Science ouverte,* 1973.

4. *The Place of Value in a World of Facts,* édit. A. TISELIUS et S. NILSSON, Nobel Symposium 14, New York - Londres - Sydney, John Wiley & Son, 1970 ; *Civilization & Science* (cité note 2) ; *Scientists in search of their conscience,* édit. A. R. MICHAELIS et H. HARVEY, Berlin - Heidelberg - New York, Springer Verlag, 1973.

5. *Science et Société.* Colloque tenu à Saint-Paul-de-Vence, sous l'égide de l'O.C.D.E. et de la D.G.R.S.T., juin 1972.

6. *Foi, Technologie et Avenir de l'Homme,* édit. D. M. GILL, dans *Bull. Centre Prot. d'Etudes* 24 (1972) n. 3-4 ; *Science et Société.* Colloque organisé par le Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 30 août - 7 sept. 1974.

et au Japon, ou *Scientists and Engineers for Social and Political Action,* dont l'effort et le dynamisme sont entièrement dirigés vers cet objectif de remise en question radicale du projet scientifique.

Car les scientifiques eux-mêmes se sont organisés en diverses associations soucieuses de promouvoir une réflexion et d'éduquer la société à propos des problèmes nouveaux et graves du monde entré dans l'âge nucléaire. Les plus importantes d'entre elles sont sans doute la *Federation of Atomic Scientists* aux U.S.A. et l'*Atomic Scientists Association* en Grande-Bretagne, de même que l'*Union for Concerned Scientists,* du *Massachusetts Institute of Technology.* La menace de la guerre atomique, après 1945, put jouer le rôle de catalyseur. Mais très rapidement le champ de la préoccupation et de la recherche fut élargi à l'ensemble des problèmes soulevés par le progrès scientifique et technologique. Ces groupements d'« atomistes » furent bien vite rejoints et grossis par de nombreux biologistes, économistes et sociologues.

A la suite du manifeste publié par Russell et Einstein et de la réunion de l'*Association Mondiale des Parlementaires pour un Gouvernement Mondial* (Londres, 1955), naquit ainsi le *Mouvement de Pugwash,* qui a réuni à ce jour plus de vingt conférences internationales : transcendant les nationalismes et le particularisme des horizons philosophiques, religieux ou culturels, les membres de Pugwash s'attachent à préciser les implications sociales du progrès scientifique et de l'évolution technologique du monde contemporain. Energie nucléaire, radiations atomiques, sécurité, désarmement, coopération internationale en sciences pure et appliquée, mise au service des pays en voie de développement, problèmes écologiques — tels sont les thèmes très variés abordés par Pugwash. Le but avoué est d'exercer une influence sur les divers gouvernements responsables, mais aussi et plus immédiatement peut-être d'alerter la conscience des chercheurs sur le contenu potentiel, politique et social, de leurs recherches, sur les conséquences aussi et les retombées de leurs applications, afin de les faire contribuer positivement à l'amélioration du sort de l'humanité. Discret, mais sérieux et efficace, le mouvement est parvenu à éviter jusqu'à présent toute forme de politisation ou d'inféodation idéologique : il ne groupe que des scientifiques de classe internationale et profondément intègres ; il a renoncé à des collaborations de valeur mais politiquement marquées et a su écarter résolument les esprits généreux plus soucieux de croisade que de rigueur logique. Pour ses diverses conférences il a d'ailleurs bénéficié du patronage et de l'appui effectif des associations scientifiques les plus réputées, telles la *U.S. National Academy of Sciences, l'Académie des Sciences d'URSS* et la *Royal Society* de Grande-Bretagne en particulier.

Les chercheurs ont donc pris, on le voit, le relais de la contestation : la mise en question n'est plus seulement le fait des sociologues, des philosophes, des littérateurs ou des journalistes. Elle est au cœur de la conscience de nombreux scientifiques et parmi les plus réputés. L'éditorialiste de *Nature,* Richard Gregory, écrivait en 1930 : « Mon grand-père annonçait l'évangile du Christ ; mon père celui du socialisme ; je prêche quant à moi l'évangile de la science » ; il apparaît aujourd'hui, dans le même milieu, et pour les mêmes lecteurs, comme complètement dépassé et aberrant.

Ainsi on s'interroge de plus en plus aujourd'hui sur la valeur de la science, sur sa signification, ses présupposés, ses motivations

et son aptitude à contribuer au bonheur de l'homme ainsi que sur la portée sociale de ses résultats. L'impact du travail scientifique sur la société fait l'objet d'études de plus en plus nombreuses et critiques. La question ne saurait plus être éludée et ses répercussions au niveau des crédits alloués à la recherche se font déjà sentir. Pour la première fois sans doute, la science est mise en demeure de justifier son existence et de démontrer son rôle social positif. La contestation n'est plus un phénomène sporadique, né de causes toutes locales et fortuites, comme on voudrait parfois le faire accroire.

Il est trop facile de n'y voir que le malaise éprouvé par les milieux américains des années 1970-1972 à propos de la très impopulaire guerre du Vietnam avec ses bombardements massifs et ses campagnes de défoliation ou devant le fléau de la pollution, l'abus des pesticides et les menaces inhérentes aux transports supersoniques. Car ce n'est pas seulement à Washington, mais à Londres, à Paris, à Tokyo, à Bonn et à Moscou que les questions ont surgi. Il est commode, mais gratuit et tout aussi inexact, d'attribuer la mise en accusation de la science à une génération de jeunes hippies irresponsables ; sans doute la jeunesse est-elle souvent un interprète plus éloquent de quelque crise ; plus libre à l'égard des institutions et des cadres qui ne l'ont pas encore colonisée, moins installée, plus violente et aisément entière dans ses réactions, elle affiche un défaut de nuances qui a du moins le mérite de révéler et de dire en clair un sentiment plus profond et plus répandu, mais souvent implicite voire inconscient dans le public ; l'objectivité oblige cependant à constater que la réaction anti-science est généralisée et se traduit d'ores et déjà par un revirement spectaculaire de la politique scientifique des gouvernements dans la plupart des pays du monde développé. Le Dr Philip Mandler, président de la U.S. National Academy of Sciences, le reconnaissait candidement, à l'occasion de la 500e réunion de la Société Biochimique de Londres, dans un discours qui reproche sévèrement au Congrès américain de négliger la recherche fondamentale. Les crédits alloués par les gouvernements et les fondations ont été considérablement amputés depuis trois ans, et pas seulement aux Etats-Unis ; en Grande-Bretagne les universités ne devaient toucher en 1974 qu'un cinquième des fonds promis pour les investissements majeurs ; leur budget d'équipement est réduit de 50 %, les crédits de fonctionnement de 5 %. Compte tenu de la dévaluation monétaire et de l'inflation généralisée, il s'agit de restrictions très sensibles [7].

Ce mouvement de *Swing away from Science* [8] est dès à présent perceptible au niveau du recrutement des facultés (sauf pour la faculté de médecine) ; l'effort scientifique est devenu impopulaire dans le grand public comme chez les responsables politiques. John Walsh, qui analysait la situation dans une livraison récente de *Nature* [9], concluait en disant que, dans l'hypothèse la plus favorable, la science fondamentale était, pour la Grande-Bretagne, en condition de stagnation. Mouvement de retrait d'autant plus inquiétant, d'ailleurs, qu'on observerait le plus de réserve à l'égard de la « carrière » scientifique précisément chez les esprits les plus créateurs et les plus imaginatifs. Maurice Wilkins [10] avouait récemment la crainte que la recherche ne devienne

7. *Sombre Greeting from abroad,* dans *Nature,* vol. 224 (1969) p. 1250.
8. *Swing away from Science,* Cmnd 3541, HMSO, 1968.
9. J. Walsh, dans *Nature,* 1974, n° 4139, 876-878.
10. M. Wilkins, *Brit. Soc. Sec. Resp. Sci.,* Newsheet, 1969, n° 1.

vite un pur *juggernaut,* si elle doit n'être plus pratiquée que par des travailleurs moins doués de créativité.

II. — LE SCIENTIFIQUE CHRÉTIEN FACE À CES PROBLÈMES

Nous avons dressé l'inventaire des problèmes les plus préoccupants. Il est temps de nous interroger sur la réaction du chercheur croyant à leur propos. Et ici nous voudrions cerner ce qui est sans doute plus ou moins explicite au cœur de tout chrétien soucieux d'une certaine harmonie entre le projet scientifique qui l'habite et la foi dont il vit : « harmonie », au sens où Teilhard de Chardin parlait de cohérence interne, et non pas concordisme ; au sens aussi où l'Institut de Synthèse de la Görres Gesellschaft cherche la confrontation et finalement la rencontre entre la théologie et les sciences.

1. *Nouvelle problématique*

Sans trop le dire encore ou en prendre la mesure, notre génération vient de connaître à cet égard une importante mutation.

Nous partons d'une constatation bien simple : il existe en France une *Union Catholique des Scientifiques.* Elle édite un modeste bulletin très vivant, qui veut se faire l'écho d'articles, de conférences, de semaines d'étude, de séminaires ou de travaux relatifs au dialogue Science - Foi. Pour qui suit attentivement ce bulletin, il est indéniable qu'entre les préoccupations, les thèmes ou le ton de 1955 et ceux d'aujourd'hui (pour prendre cette tranche de vingt ans, l'équivalent d'une génération de chercheurs), il y a une différence profonde, pour ne pas dire radicale. C'est un autre climat qu'on respire, une autre problématique qui s'exprime. Et ceci fait plus que refléter les personnalités à coup sûr très différentes des secrétaires qui se sont succédé à la rédaction du *Bulletin.* Leur personnalité et leur désignation même serait bien plutôt, elle aussi, l'indice d'une modification foncière des exigences et des contenus mêmes de la confrontation. Aussi bien la même évolution est repérable aux Etats-Unis, en Allemagne, en Belgique et sans doute dans de très nombreux pays où la problématique des années 1930 ou 1950 laisse aujourd'hui très indifférents, parmi les scientifiques, les croyants les plus sincères.

En caricaturant un peu la situation, on pourrait dire que le fameux dialogue Science-Foi d'il y a vingt ans et plus s'inscrivait dans un monde sociologiquement chrétien, sinon explicitement croyant. La foi était acquise ; elle allait de soi, même lorsque son exercice ou son intelligence pouvaient s'éprouver difficiles ou laborieux. « Réconcilier la science et la foi » apparaît en effet comme possible et le devient effectivement pour le chrétien qui a perçu l'importance de toutes les activités humaines : il sait que la science n'est pas une ennemie, et il entend lui conférer sa grandeur et lui reconnaître son prix. C'était l'itinéraire normal du scientifique croyant d'entre les deux guerres.

Mais notre monde de 1975 n'est plus sociologiquement chrétien : pour le croyant lui-même, la foi se comprend de moins en moins spontanément. Le cadre sociologique et la culture où il baigne sont un cadre et une culture franchement scientifiques : « ce qui depuis un siècle s'est joué et se joue dans les laboratoires, dans les bureaux d'ingénieur, dans l'enseignement scolaire des sciences, a un rôle déterminant pour organiser nos façons de vivre, de penser, d'agir, de vivre en société ; pour nous aider à nous repérer dans le monde et à nous comprendre comme hommes »[11]. Plus que tout autre le chrétien homme de science est marqué en profondeur par le langage, la méthode, les réflexes et le type d'intelligibilité que détermine la familiarité du projet scientifique. S'il y a pour lui une évidence et un milieu connaturel, ce sont ceux de son activité de recherche. Loin d'essayer de « réconcilier » sa foi avec telle ou telle conclusion particulière de la science qu'il fréquente, il se posera plutôt la question du « comment croire » et du caractère vital de sa foi. Non qu'il soit moins attaché à celle-ci qu'à la recherche qui absorbe ses énergies. Mais combien plus immédiatement tangibles et rationnellement cernables sont l'impact et la connaturalité du projet qui l'occupe ! Sociologiquement, la foi ne s'explique plus pour lui comme elle s'imposait à la génération précédente ; sans doute la foi affirme-t-elle toujours une espérance, mais cette dernière s'inscrit mal dans les faits. Alors que le chercheur se posait hier la question de la légitimité de son adhésion à telle ou telle conclusion particulière d'une science en élaboration, aujourd'hui le scientifique croyant s'interroge plutôt sur la légitimité et le sens de la foi qu'il porte au cœur. Car il *est* scientifique, il l'est sans question, sans autres questions du moins que celles que lui suggère l'exercice même du projet qu'il développe et de la vie sociale concrète qu'il partage avec ses contemporains. L'autonomie de sa méthode lui est maintenant largement reconnue. Aucune affirmation théologique ne vient plus ébranler la sérénité de sa recherche ou questionner les conclusions de son enquête.

Peut-être est-il éclairant à ce propos de juxtaposer deux textes publiés naguère dans le *Bulletin* déjà cité[12] ; d'un côté comme de l'autre il s'agit du compte rendu des travaux d'un groupe de chercheurs catholiques au cours d'une année de réflexion sur les rapports de leur foi et de leur religion avec leur situation et leur activité de chercheurs scientifiques. Les intéressés appartiennent en fait à deux générations différentes : l'âge moyen des premiers se situe vers la soixantaine, celui des autres entre 25 et 30 ans.

Pour le premier groupe, celui des anciens, la formulation du thème était nette et sans ambiguïté : pourquoi voulons-nous rester croyants ? L'hypothèse,

11. A. DELZANT, *Croire dans un monde scientifique*, Paris, Centre Jean-Bart, ad inst. ms., 1974, p. 2.

12. *Pourquoi voulons-nous rester croyants ?*, dans *Bull. Union Cath. Scient. Franç.*, n° 130, mai-juillet 1973, 22-29 ; Anne WILLIG, *Quelques problèmes des chercheurs, ibid.*, 30-32.

le donné à propos duquel on ne discute pas, c'est la foi qu'on entend maintenir sans bavure ni faille. Il s'agit seulement de la justifier. Huit témoignages nous sont proposés de manière parfois très élaborée. Les motifs de la fidélité sont profonds, émouvants aussi dans leur sincérité. Dans leur diversité, ils se situent essentiellement au niveau d'une exigence de sens : « la science ne répond pas à mes préoccupations métaphysiques ». — « J'ai besoin d'une religion parce que j'ai besoin d'un sens à ma vie ». Par ailleurs aussi : « la foi, c'est la source de la morale ; la science est absolument inerte quant à la morale ; elle donne des quantités de moyens d'action, mais absolument aucun sens pour la diriger. La croyance en Dieu donne la morale la plus élevée... ». Ou encore : « le programme des béatitudes me séduit intensément... ». A aucun moment, à travers ces témoignages, fouillés pourtant et explicites, il n'est fait allusion aux questions précises posées à l'homme moderne ni à la réaction du chercheur croyant qui s'y trouve confronté. Absence sans doute du questionnement classique de jadis à propos de telle expression concrète de la vérité religieuse sous l'impact d'une affirmation scientifique, avec l'inconfort qui pourrait en résulter, dans l'attente de quelque facile et indiscret concordisme — et c'est un gain très certain. Mais absence aussi de l'incarnation explicite de la foi, sous l'urgence des questions que lui poserait le monde contemporain, scientifique et technologique, dans l'espoir d'un éclairage nouveau, d'un angle particulier d'approche ou d'un message confortant. La fidélité chrétienne exprimée dans ces témoignages est rigoureusement intemporelle. Elle paraît totalement déconnectée de l'activité scientifique concrète du chercheur : elle ne semble pas influencée par elle, ni dans le sens d'un enrichissement, ni dans celui d'un handicap ; on n'éprouve pas le besoin ou l'émerveillement de la nourrir ou de l'informer d'aucune perspective théologique...

Le même numéro de la revue propose aussi le résumé des discussions d'une équipe de scientifiques catholiques plus jeunes, « la plupart débutant dans la profession ». Ainsi qu'ils l'écrivent, « le vieux problème de la compatibilité entre science et foi n'existe pas pour eux ». Mais par ailleurs ils se posent très explicitement une série impressionnante de problèmes liés à l'utilité ou à l'utilisation des découvertes scientifiques, utilisation confrontée à une morale individuelle ou collective. S'ils ont conscience d'un « hiatus entre la foi et la vie » (ils ne disent pas : entre la foi et la science, mais bien : entre la foi et la vie — tant l'activité scientifique leur est maintenant devenue connaturelle, et évidente sa culture), la question qu'ils formulent est très différente de celle de leurs aînés. Ceux-là s'interrogeaient sur les motifs de leur fidélité à la foi ; les plus jeunes demandent plutôt : « Vivrions-nous différemment si nous n'étions pas croyants ? ». Le donné de base, l'hypothèse dans laquelle on se situe, c'est d'un côté la foi (pourquoi voulons-nous rester croyants ?) ; de l'autre, la vie de recherche scientifique (avec ou sans foi, et quelle serait la différence ?). Tandis que les premiers cherchent d'abord à se donner des raisons de croire et les découvrent fondamentalement dans un besoin de sens à donner à la vie et de justification pour la morale (l'une et l'autre exigence finalement très personnelle, voire individualiste), les seconds s'attachent plus explicitement aux problèmes de la vie en société, aux retentissements sociaux de leur activité de recherche. Ils pensent qu'aucun lien entre la vie scientifique et la foi ne se peut établir que par cet intermédiaire des tenants et aboutissants politiques de la science, et par une réflexion et une action collectives.

En une génération, l'hypothèse a donc été radicalement modifiée : la situation de force était au bénéfice de la foi ; la condition de possédant et l'évidence sont aujourd'hui au bénéfice du scientifique.

Il y a là un fait culturel relevant de l'ordre sociologique. Nous serions tenté de penser que ce qui est ainsi observé chez le scientifique chrétien n'est qu'une manifestation particulière d'un phénomène beaucoup plus vaste et qui atteint toute la pensée religieuse, notamment la réflexion théologique.

Qu'il soit permis de faire ici référence au livre de Peter Berger, *The social construction of reality* [13]. Le théologien américain observe que le langage religieux ou théologal était jadis assez généralement reçu et reconnu par la société où il exerçait de nombreuses fonctions : intellectuelle ou explicative au niveau du savoir, normative au niveau du comportement et de la praxis, curative et thérapeutique par la voie de l'ascèse et de la confession. Ces diverses fonctions n'épuisaient sans doute pas l'intention de ce discours théologal, mais elles n'en étaient pas moins réelles et très importantes dans la société qui l'utilisait en deçà même de sa portée strictement religieuse. Ainsi le langage religieux garantissait par exemple l'ordre dans un monde effrayé, en ancrant ce monde dans une *Ursprache* (la protologie d'une création dans le temps) et dans une promesse d'accomplissement (eschatologie). Réalité sociale construite par l'homme, le monde doit sans cesse être remis en ordre ; il a besoin d'un *nomos,* d'une loi qui soit imposée aux significations séparées fournies par les expériences individuelles. Le langage de la foi y a sûrement contribué par son rôle de cosmisation ou d'ordonnance d'un réel sans cesse menacé par le chaos ; par la fonction sacralisante (ou éventuellement désacralisante, mais exercée en connivence avec une volonté divine) du discours religieux à l'endroit d'un monde proposé comme hautement signifiant.

Or, sous la pression des découvertes scientifiques, le discours de la foi — un certain discours théologal du moins — est devenu « irrelevant » : la science physique explique elle-même l'ordre du monde et le déploiement de l'Univers ; l'économiste et le politologue programment et planifient ; volontiers le médecin et le psychologue remplaceront le vocabulaire du péché par celui de l'inadaptation psychologique ou du déséquilibre hormonal... La religion a donc largement perdu son rôle précis de légitimation et sa prétention s'est progressivement trouvée démystifiée. Si troublante qu'ait pu paraître à première vue cette évolution, le chrétien devrait plutôt se réjouir d'une purification où Berger voit une salutaire « opération mauvaise graisse »... C'est qu'en effet, libérée de rôles très accessoires pour ne pas dire strictement impropres, la parole de foi peut enfin être rendue à sa vraie fonction. Le lieu de cette parole n'est pas le monde dans sa mondanité, ni la société dans sa temporalité : monde et société appartiennent bien décidément aux catégories scientifiques de la physique et de la biologie, de la psychologie, de l'économie et du politique. Justement éliminée de ce domaine par l'autonomie légitimement conquise des diverses disciplines, la parole de foi n'aurait à proprement parler pas de lieu : elle serait « u-topique » (*ou-topos*). Car Dieu est le tout Autre de l'homme ; il est le rupteur des évidences, il brise les encerclements magiques des fatalités et conteste au nom d'un avenir humainement « impossible », mais situé dans l'espérance de Dieu, à qui tout devient possible... A ce moment la parole de foi retrouve son sens : elle fonctionne selon sa vérité spécifique, non plus comme légitimation, explication ou justification de l'ordre du monde et de sa réalité, mais comme mise en question de ce monde, interrogation de son

13. P. L. BERGER et Th. LUCKMANN, *The Social Construction of Reality.* A treatise in the sociology of knowledge, Garden-City, N.Y., Anchor Books, Doubleday and Cy., 1966.

pouvoir et de ses structures, contestation fondamentale de l'efficacité que nous y injectons. On le voit : la parole de foi n'est plus alors prescription de nature sociale (puisque les disciplines doivent être respectées dans leur autonomie) ; il s'agit bien plutôt d'une interpellation d'ordre éthique, rejoignant l'homme depuis l'au-delà des évidences immanentes.

Pour Peter Berger, le langage de la foi joue à ce moment son vrai rôle de discours utopico-éthique, invitant, au nom d'une eschatologie, à une attitude et à un comportement qui rompent avec la cohésion d'un univers social ou mental nécessairement mondain. Cela nous incline à penser que, face aux questions d'aujourd'hui, le scientifique chrétien a privilège et mission de dire dans l'Eglise et au nom de l'Eglise, dans le monde, la parole utopique de rupture et de contestation à l'égard d'une science folle et d'une technologie qui s'emballe et devient son propre but. Et nous allons y venir dans un instant, mais il est sans doute nécessaire de montrer combien pareille interpellation est pressante et mérite d'être accueillie [14].

2. *Mission du scientifique chrétien*

Il est banal d'observer que notre société a basculé dans l'ère de la science et de la technologie. Les commencements sont toujours malaisément repérables, et sans doute faudrait-il remonter jusqu'à la Renaissance pour discerner les premières traces de la mutation qui nous a si profondément marqués. Qu'il nous suffise de constater du moins la situation actuelle et davantage encore le dynamisme qui caractérise notre moderne activité de recherche, ses méthodes et son pouvoir transformant. La machine, la mécanisation, l'automation, l'électronique, la calculatrice, l'ordinateur, la fission atomique, le laser... tout cet arsenal progressivement développé a permis dans tous les domaines de la science — de la physique à la biochimie, à la médecine, à la psychologie et à l'économie — des progrès insoupçonnés et profile d'ores déjà les traits essentiels d'un futur qui se rapproche à une vitesse exponentiellement accélérée.

Le processus de croissance dans lequel nous sommes inéluctablement engagés nous a sans doute fait franchir depuis une vingtaine d'années un seuil important. Car, après tout, l'humanité considérée comme un tout a toujours connu de plus en plus ; son pouvoir d'action et d'intervention s'est toujours révélé de plus en plus efficace. Mais comme totalité notre monde contemporain se trouve brusquement affronté à quelque chose de radicalement neuf : non seulement du quantitativement nouveau, en ce sens que nous saurions

14. En cet endroit nous reconnaissons tout ce que nous devons aux stimulantes réflexions proposées par le Prof. A. Gesché au GIRE (Groupe interdisciplinaire de réflexion épistémologique de l'Université Catholique de Louvain).

plus et pourrions davantage ; mais du qualitativement nouveau, dès lors que la science et la technologie en viennent à modifier, potentiellement du moins, la nature même de l'homme et de la société. On voit dès à présent — et on pressent mieux encore toute l'amplitude du mouvement — combien l'homme, dans son essence et sa personnalité, le monde qu'il construit et les relations qui le constituent, peuvent être profondément renouvelés par le projet qui l'anime. C'est l'origine d'un nouveau mode de penser les sciences et la technologie. Avant ce point singulier, la science pouvait se vouloir neutre et désintéressée. Il était possible d'écrire des odes à la *Joie de connaître* ou de célébrer la *Mystique de la Science*[15] ; on pouvait sincèrement y découvrir une activité proprement contemplative et s'adonner sans naïveté à une « vocation » de chercheur. Aujourd'hui ce serait presque du romantisme, car dès lors que, pour le meilleur ou pour le pire, science et technologie en sont arrivées à pouvoir modifier substantiellement l'homme et la société, il n'est plus possible pour le scientifique de demeurer aussi imperturbablement désengagé. Il est contraint, bon gré, mal gré, de quitter son empyrée.

a. Il y est contraint pour un premier motif : c'est que la recherche coûte, et coûte très cher, à la communauté ; elle doit donc, de nécessité politique et tout autant morale, servir à cette communauté et à son développement. Les productivistes et les utilitaristes l'exigent ; mais aussi tous les citoyens à leur manière et le scientifique lui-même insisteront pour que la recherche soit programmée et planifiée en fonction d'une certaine « rentabilité » — quoi qu'on veuille bien mettre sous ce terme et quelle que soit la préoccupation de garantir la liberté du chercheur et de son initiative.

Mais on s'inquiète aujourd'hui de voir la recherche devenir instrument de pouvoir : le souci naît aussitôt de la libérer en particulier du système militaro-industriel et du cycle de l'économie de production-consommation où elle risque de nous enliser. Il n'est plus possible en effet de concevoir la science comme se développant dans un vacuum social : la logique interne qui suffisait à l'inspirer jusqu'il y a peu ne saurait désormais suffire à baliser son itinéraire ; le jeu des enchaînements et des feedbacks reliant intuition, hypothèse, expérience, théorie est décidément trop court. Car il n'est plus vrai que la science soit neutre — ou cette neutralité n'est alors que toute théorique : en raison de sa capacité transformante d'une part, des conditions concrètes de son exercice et de son financement d'autre part, la science est étroitement liée à la société avec laquelle elle a

15. P. TERMIER, *La joie de connaître,* Paris, Nouv. Libr. Nationale, 1926 ; P. TEILHARD DE CHARDIN, « La mystique de la Science », dans *L'Energie humaine,* Paris, Seuil, 1962, p. 201-223.

de fait noué des rapports d'influence et de dépendance mutuelles chaque jour resserrés. Le problème n'est donc plus de garantir une illusoire neutralité, mais bien de préserver d'une insignifiance morale la recherche en constant développement [16]. Il s'agit donc de réexaminer le statut de la recherche scientifique en relation avec la société qui la soutient et l'encourage, mais qui questionne aussi, de plus en plus explicitement, la « relevance » de la science et son rôle à propos des graves problèmes auxquels l'humanité est de fait confrontée. Non pas qu'on prétende rendre la science responsable de tous nos maux : elle est au contraire à l'origine de très grands bénéfices ; en elle-même elle n'est ni bonne, ni mauvaise. Mais, dans le monde actuel, il n'y a plus guère de « science en soi ». Si l'on peut de moins en moins distinguer adéquatement science pure et science appliquée, il faut reconnaître que la possibilité même d'une science pure est fonction d'un système politico-social qui la dirige et la promeut, en raison très largement de l'efficacité et de l'amplitude de son champ d'application. Une logique interne s'applique donc et doit donc de plus en plus rigoureusement s'appliquer aux choix politiques d'une programmation à laquelle aucun Etat, aucune institution ne peut finalement se soustraire. Les chercheurs le sentent parfaitement d'ailleurs : lorsque, fin 1969, deux spécialistes de Harvard, Shapiro et Beckwith, annoncèrent qu'ils étaient parvenus à isoler un gène à partir de la molécule d'ADN de la bactérie *Escherichia coli,* ils avouèrent dans le même texte de *Science* [17] leur crainte de voir leur découverte utilisée dans une direction socialement dommageable...

Deux questions se posent alors nécessairement aux responsables soucieux d'articuler valablement la logique qui va diriger et inspirer leur choix : 1°, parmi les progrès de la science et de la technologie à promouvoir, parmi les objectifs à poursuivre, quels sont les buts favorables et utiles à se fixer ? ou encore : quelles sont les découvertes de la science ou de la technologie qui menacent ou qui favorisent l'épanouissement de l'homme ? Et 2°, comment mesurer l'utilité ou le caractère favorable d'une recherche et de ses conclusions ? Ces questions ne manqueront d'ailleurs pas d'être renvoyées d'une manière ou l'autre aux scientifiques eux-mêmes, auxquels il sera par exemple demandé, d'abord : qu'allez-vous donc *faire de nous* avec toutes les connaissances et techniques que vous développez ? — et puis : qu'allez-vous *faire pour nous,* et comment allez-vous nous aider à résoudre les graves problèmes auxquels l'humanité se trouve confrontée ?

---

16. Cf. G. Gellner, *Thought and Change,* Londres, Weidenfeld & Nicholson, 1974.
17. *Science,* 1969.

Ainsi, lorsqu'il y a quelques années, Arthur Kornberg, prix Nobel de génétique, annonça la synthèse *in vitro* qu'il avait réussie de la molécule d'ADN, il fallut aussitôt lui poser la question éthique soulevée par l'éventualité de la réalisation d'une cellule vivante en tube à essai ! La réponse fut sereine et inattaquable : « Nous ne pouvons jamais prédire les avantages découlant d'un progrès de la connaissance fondamentale. Sans doute n'y a-t-il pas de connaissance qui soit totalement à l'abri des abus de son utilisation, mais j'espère sincèrement que ce progrès de la chimie génétique nous permettra d'attaquer plus efficacement les maladies héréditaires. Je ne vois pas, continuait-il, de possibilité de conflit pour une société décente, qui veuille utiliser la connaissance scientifique au service de l'humanité ». Voilà qui sans doute est parfait sur le plan des affirmations de principes : mais Kornberg ne fut pas plus explicite sur la nature et les conditions de réalisation d'une « société décente préoccupée du service de l'humanité »... ni sur les critères de ce service ! Peut-on lui en vouloir ? En dépit de leur bonne volonté, les scientifiques sont souvent bien en peine de résoudre la question à laquelle les acculent le développement même de leur science et les progrès techniques qu'elle favorise. A ce moment, en effet, « ils sont aux prises avec une matière qu'ils voient se dérober sous leurs pieds. Ils aiment le solide, le concret, le vérifiable, le mesurable. Les besoins qu'exprime la société leur donnent le vertige parce qu'ils sont diffus, qu'ils ont trait à la justice, au bien-être, et qu'ils ne s'expriment plus en termes de « science » proprement dits. Il faut alors réinventer des concepts, un langage, des moyens de communication, des institutions, où se confrontent l'offre et la demande nouvelle. Et l'université n'a pas préparé les hommes de science à cela ; le marché ne dit rien sur ce que la société voudra dans dix ans... » [18].

b. Sincèrement inquiets des pouvoirs ambigus qu'ils ont déchaînés, mal préparés à les assumer, certains scientifiques préconisent aujourd'hui un *moratoire* de la recherche. C'est la position d'un Max Born par exemple, qui voudrait geler provisoirement toute recherche et faire marquer le pas au développement scientifique. A travers les nuances que suggèrent la spécificité des disciplines et la diversité des mentalités, cette position traduit fondamentalement une réaction de peur et une politique de démission et de fuite : or, « dans l'horizon de l'homme, la science est au contraire à défendre comme un élément de survie. Il ne peut être question d'un quelconque retour en arrière. La question se pose en termes de maîtrise, non d'arrêt, pas même de ralentissement ou de pause » [19].

Par ailleurs il est vrai aussi que, « dans l'horizon de la science, l'homme intégral est à ménager comme une condition d'existence. Or cette intégralité est désormais remise en question » — et ce, par le développement scientifique lui-même. On l'a dit plus haut : c'est la nature de l'homme et de la société qui est en cause. C'est dire qu'ayant refusé la démission facile d'une politique de moratoire, les scientifiques ne se trouvent pas dans un moindre embarras. Ils ne

18. P. Drouin, cf. *Le Monde,* 7 juin 1973.
19. G. Mathon, *Les responsabilités des communautés scientifiques,* dans *Mél. Sc. Rel.,* 1970, n° 3, 159-180.

sont pas sortis de l'impasse. Ils sont confrontés aux problèmes que Weinberg [20] qualifie de « transscientifiques ». Nombre de questions posées par la science d'aujourd'hui se situent à l'interface de contact entre la science et la technologie d'une part, de la société de l'autre. Elles s'adressent sans doute aux diverses disciplines scientifiques, mais à elles seules ces disciplines ne peuvent les résoudre. C'est le cas notamment de la plupart des problèmes relatifs à la protection de l'environnement, à la qualité de la vie, à l'expérimentation biologique, aux pouvoirs de l'homme sur l'homme, à l'explosion démographique : ils ne peuvent trouver de solution adéquate par l'application exclusive des seules méthodes scientifiques ; ils « transcendent » la science et exigent non seulement une approche pluridisciplinaire, mais encore une modification des valeurs acceptées. On pourrait dire avec Salvador Luria, prix Nobel de génétique, que loin de sous-estimer la science et de la craindre, l'humanité contemporaine a besoin de toujours plus de science, mais d'une science particulière, celle du savoir vivre en humanité [21]. Il est d'ailleurs remarquable que des scientifiques éminents et créatifs, toujours plus nombreux, quittent le champ de leur recherche originelle de base pour s'attaquer aux problèmes des valeurs humaines impliquées ou appelées par elle. Si le progrès matériel ne nous rend pas meilleurs, il nous contraint — bientôt peut-être sous peine de mort — à le devenir. Pour la première fois dans l'histoire, l'avenir même matériel de l'humanité est lié à l'amélioration de l'homme intérieur...

c. Désarroi, scepticisme, impréparation, face aux problèmes d'aujourd'hui... le scientifique risque ainsi trop souvent d'être sans réponse, hésitant entre le compromis et la démission. Le chercheur chrétien n'aurait-il rien de spécifique à dire ou à faire en la circonstance ? Devant l'ambiguïté du progrès scientifique et technologique, les réactions de foi optimiste et frivole, les attitudes de résignation ou de contestation lui paraissent définitivement trop courtes ; peut-il vraiment, selon le vœu de von Weizsäcker, le biologiste de Heidelberg, adopter une disposition qui, renonçant au désespoir, s'attache à façonner l'avenir de manière constructive, et comment ?

Le rôle du chercheur chrétien, irremplaçable à notre avis, est un rôle proprement rédempteur : il consisterait à garantir, au nom même de la foi, la science et la technologie contre le double écueil qui les menace : celui de la suffisance et de la technocratie, c'est-à-dire finalement de l'autodestruction de l'homme et de la science elle-même :

---

20. A. M. WEINBERG, « Science and Trans-science », dans *Civilization & Science* (cité note 2), p. 105-114.
21. Dans *Nature*, vol. 225 (1970) p. 301.

ce serait la fonction utopico-éthique du discours théologal à laquelle il a été fait allusion plus haut, et que le chercheur chrétien serait particulièrement habilité à faire pénétrer organiquement jusqu'au cœur des laboratoires et des milieux professionnels qu'il côtoie quotidiennement ; l'écueil ensuite de la démission et du désenchantement, la tentation de tous les moratoires dont nous préserve une espérance chrétienne qui refuse de se limiter à la sphère privée ou à la vie interne de l'Eglise ; le chrétien réagira aussi dans ce sens en vertu d'une eschatologie qu'il renonce à politiser au bénéfice d'une conception particulière du futur qui ne serait pas valable ou obligatoire pour tous. Cette seconde perspective, complémentaire de la première, est sans doute également spécifique de la foi religieuse au cœur du chercheur chrétien. L'Eglise en effet a perdu la foi naïve dans sa capacité d'influencer directement les sciences et la technologie. Mais une influence plus profonde lui est ouverte par la remise en question de l'eschatologie chrétienne du fait même que les hommes d'aujourd'hui peuvent savoir ce qu'ils font...

Le Pasteur André Dumas faisait remarquer un jour qu'une assemblée de futurologues n'est pas automatiquement une assemblée d'hommes qui espèrent... La science actuelle a moins que jadis des raisons d'espérer : elle est au contraire souvent menacée de désespérance. Ce serait le rôle de la théologie, et plus spécialement celui des scientifiques parmi les chrétiens, de réactualiser, sur de nouvelles bases, religieuses cette fois, cette espérance si légitimement menacée au plan rigoureusement humain. C'est en réalité ce qui est en train de se chercher implicitement dans le nouveau type de dialogue Science - Foi auquel on a fait allusion plus haut. Marquée par le phénomène de la sécularisation et les tendances existentielles de la philosophie, la théologie est aujourd'hui beaucoup plus qu'hier ouverte sur l'expérience, l'histoire, l'événement : elle se construit dans la rue, à l'usine ou au laboratoire ; elle a sans doute mission de fournir au scientifique chrétien un outil qui lui permette de saisir dans la foi le sens profond de ce qu'il vit aujourd'hui. Dans la crise traversée par notre monde, le scientifique sera alors mieux à même de développer cette théologie de l'espérance propre à l'univers nouveau qu'il habite. La question est de découvrir et d'utiliser les modèles théologiques propres à nous faire retrouver les dimensions oubliées de la foi de l'Eglise et à résoudre les dilemmes qui se posent à nous : des penseurs comme Teilhard, Moltmann, Metz, seront ici particulièrement stimulants. « L'homme n'est pas un produit fini, il participe à l'évolution du processus-monde en marche vers la consommation de l'histoire » [22]. Il nous a fallu renoncer à une

22. Ainsi s'exprime Wolf-Dieter MARSCH, professeur d'éthique sociale à l'Université de Munster ; cf. *Foi, Technologie...* (cité note 6), p. 58-59.

« nature » originelle et absolue : la nature est devenue une part de l'histoire, que l'homme, collaborateur de Dieu, a pris la responsabilité de façonner au moyen de la technologie. Selon l'expression de Panikkar, les rapports de l'homme avec cette dernière ne sont ni dichotomiques ni monolithiques. La réalité est plus complexe : l'homme, la machine et la nature forment un organisme vivant. Et Cox exprime à sa manière ce rapport : « Il s'agit d'édifier un monde où les hommes puissent entrer dans une relation érotique avec leurs proches, les machines et la nature ». « Erotique » : il veut dire : esthétique et spontanée [23] ...

EN CONCLUSION

Le chercheur chrétien et les questions d'aujourd'hui ! Nous n'avons sans doute fait qu'effleurer le sujet. Le thème est peut-être trop vaste ; aussi bien notre propos se limitait à fixer quelques balises. Nous pensons avoir dégagé du moins quelques axes essentiels :

1. L'impact nouveau et désormais inéluctable de l'activité scientifique et technologique sur l'homme et la société ; la fin, par conséquent, de l'ère de la neutralité pratique de la science. Sauf exception et hormis le cas d'objectifs très limités dans le temps et les moyens, la possibilité même d'une recherche désengagée est concrètement révolue.

2. La société se trouve ainsi confrontée à des problèmes transscientifiques devant lesquels la foi naïvement optimiste dans le progrès, la réaction de fuite ou de démission ou encore la résignation passive sont autant d'attitudes fausses et parfaitement vaines.

3. Plus qu'hier le scientifique chrétien vit aujourd'hui l'hiatus entre la foi et la science sous l'aspect de l'incarnation concrète de celle-ci dans ses objectifs de service de l'humanité. Sa fidélité religieuse est moins intemporelle et « inconditionnée » : avec sa génération scientifique, il se pose la question de la signification sociale de sa recherche ; avec son milieu chrétien, plus que le croire, c'est le comment croire qui le préoccupe.

4. Le discours théologal qui jaillit à l'interface de contact entre les questions soulevées par la science et l'expression concrète de la foi est appelé à jouer un rôle proprement rédempteur : selon le registre utopique qui est le sien et qu'il a retrouvé du fait de l'autonomie scientifique récemment conquise, il interpelle d'au-delà des

---

23. Ainsi le théologien indien Raymondo PANNIKAR, *ibid.*, p. 60.

évidences et de la légalité la logique interne de l'activité technologique ; il est habilité de ce chef à protéger la science et la société de la spirale folle et de l'emballement destructeur où l'aspirerait un certain « progrès ». Sur le mode de l'espérance eschatologique, il prononce par ailleurs une parole qui réconforte et rassure, et il sauve la science contre elle-même, en prévenant les démissions, les amertumes et les passivités désabusées.

5. C'est le privilège et la mission du chercheur chrétien d'aider l'Eglise et la théologie à formuler plus adéquatement ce « discours pour notre temps ». Sa présence familière au monde scientifique lui ménage une situation-clé d'où il peut saisir et comprendre par l'intérieur, mieux que personne, la sensibilité de celui-ci, percevoir ses appels et ses questions, deviner ses angoisses et les traduire pour les hommes d'Eglise et les théologiens de métier ; il se trouve bien placé pour bénéficier d'une audience amicale de la part du milieu professionnel et lui porter, au nom de l'Eglise, mais de manière plus connaturelle et intelligible, la parole qui libère.

B 1348 Louvain-la-Neuve
Galilée 182

Ed. BONÉ, S.J.
Professeur à l'Université de Louvain